

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE MARDI

INSÉRITIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Monaco, le 11 Juillet 1871.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnance Souveraine du 25 juin, M. le Chevalier Barthélemy Dégola, Consul Général de la Principauté à Gênes, a été promu au grade d'Officier de l'Ordre de St-Charles.

Une autre Ordonnance du 30 du même mois nomme M. le Chevalier Joseph Pierre Giustini, Chancelier du Consulat de la Principauté à Naples.

S. Exc. le Commandeur Naldini, Chargé d'Affaires de Monaco près le Saint-Siège, a eu l'honneur d'être reçu par le Pape le 20 juin en audience particulière et de remettre entre Ses mains une lettre adressée par S. A. S. le Prince Charles III à Sa Sainteté à l'occasion du 25^{me} anniversaire de son avènement au trône Pontifical.

Le Saint-Père a accueilli avec sa bonté ordinaire les félicitations de S. A. S. et a témoigné de nouveau ses sentiments de paternelle affection pour le Prince et les Membres de Son Auguste Famille.

NOUVELLES LOCALES.

S. M. le Roi de Wurtemberg a conféré à S. A. R. Madame la Princesse Florestine, Duchesse d'Urach-Wurtemberg, l'ordre d'Olga, récemment institué pour récompenser les actes de dévouement et de charité.

Avant-hier dimanche a eu lieu, à 5 heures du soir, sur la place du-Palais, la reconnaissance par la Compagnie des Gardes de S. A. S. de MM. Gasiagnol et Plati, nouvellement promus au grade de Lieutenant.

Après les formalités d'usage accomplies par M. le colonel Visquis en présence de la compagnie rangée en bataille, le défilé a eu lieu, au son des clairons et des tambours, devant une foule compacte curieuse d'assister à ce spectacle.

Chacun a admiré la belle tenue de ce corps d'élite, ainsi que la précision avec laquelle il a exécuté ses divers mouvements militaires.

La semaine dernière nous annoncions la chute et la mort, au pont de Ramingaou, près Roquebrune, du cocher et des deux chevaux d'une voiture de place; nous avons à enregistrer cette semaine un accident à peu près identique; hâtons-nous de dire cependant qu'on n'a pas eu, cette fois-ci, de mort d'homme à déplorer.

Une charrette portant des pierres de taille et venant de la Turbie, est tombée, au tournant de St-Roman, d'une hauteur de près de 4 mètres, dans la propriété qui se trouve en contre-bas de la route. Grâce à la présence d'esprit du conducteur, le nommé Barthélemy Lesimarchi, sur les deux chevaux qui formaient l'attelage, le limonier seul a péri; le charretier voyant le danger, avait eu le temps de décrocher les traits du cheval de tête.

La chute de cette charrette lourdement chargée a entraîné l'éboulement d'une partie de la route, mais l'autorité s'est empressée de faire immédiatement procéder à la réparation de la voie.

L'été commence enfin à se faire sentir; depuis quelques jours la chaleur est devenue plus intense et les baignades sont plus nombreuses.

Cependant bien que le soleil soit très chaud, le fond de l'air est frais; on n'éprouve pas ces étouffements désagréables, compagnons ordinaires des grosses chaleurs; du reste les soirées rachètent par leur fraîcheur printannière ce que le plein midi a pu produire de fatigant.

On lit dans le *Moniteur des chemins de fer* :

Quelques journaux ont rapporté, ces jours derniers, qu'une partie du revêtement en briques du tunnel du Mont Cenis s'était écroulée. Cela est absolument faux. Tous les travaux de revêtement présentent la plus grande solidité et ne donnent aucun sujet de crainte.

Cette feuille entre ensuite dans de longs détails, et démontre que l'accident qui s'est produit n'a eu lieu que sur une longueur de quelques mètres seulement; c'est à l'endroit où l'on donnait les derniers coups de mine pour faire communiquer les deux galeries de Modane et de Bardonnèche, qu'une colonne de soutènement, a, en s'écroulant, amené l'effondrement de 15 à 20 mètres de roches.

Deux mineurs ont été tués; quant aux autres, au nombre de dix, ils n'ont éprouvé que des contusions sans gravité.

Le col de Tende.

L'ouverture prochaine de la voie ferrée du tunnel sous le mont Cenis sera très-probablement suivie de l'exécution d'un projet de voie de communication rapide nouvelle entre la France et l'Italie.

Il s'agit de franchir le col de Tende, une des hautes montagnes entre Nice et Coni, autrement que par les moyens usités, en appliquant sur la voie carrossable l'appareil qui fonctionne aujourd'hui sur le mont Cenis, connu sous le nom de système Fell.

Le col de Tende a 1,800 mètres. La route actuelle que suivent les véhicules allant des Alpes-Maritimes en Piémont se développe sur les deux versants sur une longueur de 25 kilomètres.

Cette route est construite depuis l'année 1610. Elle est fréquentée par les voyageurs et les marchandises qui transitent de la frontière française à Tende, Limon, Coni, Turin, etc., et réciproquement. Les contrées du Piémont, riches en pâturages, empruntent cette voie pour expédier en France de nombreux convois de bestiaux.

Le passage du col de Tende avait été regardé depuis longtemps comme trop long et périlleux, et des tentatives avaient été faites pour le franchir en souterrain. On remarque en effet, sur le versant nord des excavations qui indiquent un commencement de tunnel.

A l'exécution du projet d'application des rails Fell sur le col de Tende, se rattache celle d'une autre voie importante reliant le col de Tende à Vintimille par la vallée de la Roya. Cette route est en train d'être construite.

Au point de vue des intérêts français, la réalisation de cette dernière entreprise offre un avantage très appréciable.

Vintimille, voisine de la frontière française va être reliée au chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Dorénavant donc tout ce qui transitera d'un pays à l'autre en destination pour le haut Piémont, ou en venant, ne suivra plus la route actuelle presque toujours en montagne entre Nice, Sospel, Fontan, Saint-Dalmas, Tende, Limon, Coni, mais se dirigera par Menton et Vintimille pour gagner le col de Tende par la vallée de la Roya.

On peut juger de l'importance de ces nouvelles routes par la rapidité avec laquelle sera franchie la distance entre Nice et Turin. Les 60 lieues pourront être parcourues en huit heures environ. On sait que de Coni à Turin le trajet se fait par chemin de fer sur une longueur de 20 lieues environ.

(Journal de Nice.)

CAUSERIE.

L'art graphique est de tous les arts celui qui a rendu les plus éminents services au monde. Grâce à lui l'histoire nous a été transmise avec tous ses enseignements, aussi peut-on dire que son étude est curieuse et instructive à la fois. Ainsi que nous l'avons dit, dans notre précédente causerie, on peut apprécier, avec son aide, les phases par lesquelles est passée l'humanité depuis son enfance jusqu'à nos jours.

Lorsque l'homme eut appris à parler, ou plutôt lorsqu'il eut eu l'intuition du langage, il essaya de traduire ce dernier, c'est-à-dire de lui donner un corps. Pour ce faire il inventa l'écriture. Quand nous disons *inventa* nous exprimons mal notre pensée; l'écriture n'a pas été inventée; du moins nous ne le croyons pas; elle est plutôt le résultat d'un progrès lent et continu.

Ce qui le prouve, c'est que dans les temps les plus reculés, nous trouvons le signe hiéroglyphique précédant toujours l'art graphique. L'hiéroglyphe lui-même est précédé à son tour d'autres signes encore plus primitifs, qui révèlent l'enfance complète dans l'art.

On ne peut nier, en effet, que la peinture des choses ait été la première écriture employée. Les espagnols l'ont trouvée établie au Mexique, et c'est sous cette forme que certains monuments de l'Égypte la présentent aux yeux des nations modernes. Donc l'hiéroglyphe a été, après la reproduction brute des objets, le premier jalon de l'art graphique. Mais l'hiéroglyphe offrait l'inconvénient de demander d'abord un certain talent chez l'écrivain, d'exiger ensuite un espace considérable pour la traduction de la pensée.

Pour remédier à cet état de choses, il est probable qu'on chercha à le réduire à des proportions moindres et à rendre sa reproduction plus facile. On altéra donc les hiéroglyphes et on créa, non pas les lettres — elles ne vinrent que beaucoup plus tard — mais des signes d'une confection plus facile et tenant toujours quelque peu du hiéroglyphe.

L'écriture chinoise paraît être du reste, un dérivé de ce système primitif. On sait en effet que les chinois ne possèdent pas d'alphabet; deux cent quatorze signes appelés *tribunols*, leur offrent les moyens d'exprimer toutes leurs idées. Ce système est certainement le plus perfectionné de tous ceux tenant par un point quelconque au hiéroglyphe, mais il est loin de valoir ceux en usage chez toutes les nations civilisées.

C'est donc après l'emploi des hiéroglyphes réduits que fut créé l'alphabet. Mais ce progrès présentait des inconvénients; avec les signes hiéroglyphiques on pouvait se faire comprendre dans toutes les langues; avec l'alphabet, cette facilité faisait défaut. Aussi chaque peuple créa-il le sien. C'est ainsi que furent inventés les alphabets hébreu, syriaque, latin, grec, etc.

Ce qui prouve que la lettre alphabétique dérive du signe hiéroglyphique, c'est que chacune d'elles eut d'abord une signification particulière, indépendante de ses combinaisons avec les autres. En outre, la ressemblance que l'on remarque entre les lettres de tous les peuples prouve qu'elles ont toutes eu une origine commune, c'est-à-dire qu'elles ont toutes eu pour base le signe hiéroglyphique qui était alors l'écriture universelle.

Les caractères grecs regardés à l'envers sont les mêmes que les lettres hébraïques, et celles-ci ont une telle similitude avec les phéniciennes, les syria-

ques et généralement toutes les lettres orientales, qu'on ne peut nier leur identité d'origine.

Les lettres sont sorties d'abord d'Égypte avec Moïse, dit M. Baillet; Cadmus les a apportées en Grèce ensuite; les latins les reçurent des grecs et les transmirent aux gaulois, aux ibères, aux allemands etc. Le goth moderne remplaça ensuite l'alphabet allemand, tandis que Hugues Capet y substitua celui qui fut appelé capétien. Ce dernier dégénéra à son tour; le lombard entra ensuite en Angleterre et y fut en usage pendant assez longtemps. Enfin après une suite non interrompue de transformations, les lettres restèrent ce qu'elles sont aujourd'hui dans tous les pays latins et saxons.

Les grecs, les russes et les allemands ont seuls conservé en Europe des lettres particulières à leur langue.

Au fond, il n'y a pas d'alphabet complet, c'est-à-dire représentant tous les sons de la parole; mais le nombre des lettres est plus considérable maintenant qu'il ne l'était dans les alphabets primitifs. Plinè assure, en effet, que l'alphabet de Cadmus ne comptait que dix huit lettres. Beaucoup d'alphabets ont seulement le tort d'avoir plusieurs lettres représentant toutes le même son: telles sont dans le français le *c*, le *q*, le *k*. On pourrait, croyons-nous, remédier facilement à la chose si on le voulait; jusqu'à présent on ne l'a pas voulu. Le voudra-t-on plus tard?

Tel est en peu de mots l'histoire de l'art graphique; comme on le voit, il est passé par une série de transformations très-curieuses. Aujourd'hui on peut fixer à six les sortes d'écritures en usage en Europe, les grecs et les russes exceptés: ce sont la gothique, la ronde, la bâtarde, la cursive, la coulée et l'anglaise. Ces deux dernières se ressemblent beaucoup; quant à la gothique, elle est la plus ancienne; taillée à angles droits, elle tire son nom de sa forme. La ronde est venue d'Italie; elle est, avec la bâtarde (mélange de ronde et de gothique) une des plus lisibles.

Bien que les lettres aient rendu et rendent encore des services exceptionnels à l'humanité, l'art de les reproduire d'une façon très-correcte, l'art du calligraphe enfin n'est pas prisé. Nous croyons que l'invention de l'imprimerie est la cause de ce mépris pour la belle écriture. Jadis on avait besoin des calligraphes pour laisser à la postérité un livre lisible; aujourd'hui la machine remplace avantageusement ces personnages et c'est de là sans doute que provient le dédain dont ils sont l'objet.

Quoiqu'on en dise et quoiqu'on en pense cependant, nous trouvons qu'un homme qui a une jolie écriture a toujours un avantage incontestable sur celui qui l'a mauvaise: l'avantage du joli sur le laid.

Pour nous résumer en terminant, nous dirons donc que l'homme a d'abord traduit sa pensée par la reproduction brute des objets; il a, par exemple, pour exprimer la pensée d'un arbre, reproduit l'arbre lui-même; plus tard est venu l'hiéroglyphe; puis la lettre hiéroglyphique, et enfin la lettre telle que nous la connaissons aujourd'hui.

L'assemblage, la formation des mots, se sont constitués ensuite et l'art d'écrire a été créé.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Nice. — M. Salvétat, a quitté cette ville; il est remplacé par M. de Villeneuve-Bargemont qui a été maire du 7^{me} arrondissement à Paris, et directeur général, pendant la guerre, de la société internationale de secours aux blessés pour les départements du Midi. M. de Villeneuve est un parent de M. Hélicon de Barrême.

M. de Villeneuve-Bargemont a toutes les qualités requises pour le poste que vient de lui conférer la confiance du gouvernement français.

Marseille. — On écrit de Marseille à l'*Union du Var*:

Les journaux qui nous arrivent de l'Île-Maurice par la Malle entrée dans notre port, nous apprennent qu'une maladie inconnue s'est déclarée dans les champs de cannes à sucre. Un comité a été nommé pour aller étudier, à la Savane, cette nouvelle maladie qui s'est déclarée dans le district avec une grande intensité.

— On fait des études dans les plaines de la Crau, pour y installer un grand polygone, qui dépendrait d'une école d'artillerie dont le siège serait à Aix ou à Arles.

— On lit dans l'*Avenir de Marseille* l'article suivant sur les chemins de fer de la Provence:

Nos lecteurs connaissent la cause du retard dans la construction de la ligne de Marseille à Aix, qui est la tête de ligne de Saint-Maximin et de Brignoles. Comme nous l'avons dit, le dossier expédié à Paris, au commencement de la guerre, pour quelques modifications à la traversée de l'Arc, ne put être renvoyé, par suite du siège.

Le ministre des travaux publics a demandé maintenant le projet définitif de la section de Gardanne à Pourcieux, lequel va être renvoyé par la compagnie de la Méditerranée. Ce dossier est nécessaire pour statuer définitivement sur l'emplacement de la gare de Gardanne. On travaille, en attendant, à la rectification du projet de la ligne aux abords de la ville d'Aix. Dès que ces rectifications seront achevées, la compagnie mettra en adjudication les travaux de la ligne directe.

Le piquetage de la voie est achevé entre Gardanne, Saint-Maximin et Brignoles. On va continuer sur la section de Brignoles à Carnoules.

Le pont de Pertuis pourra bientôt donner passage aux locomotives. On sait que le tablier de ce pont fut enlevé par une crue de la Durance, et qu'entraîné dans un bas-fond, il fut bientôt recouvert de sable et de gravier. Les grandes difficultés que présentait son extraction ont forcé la compagnie d'en faire construire un autre, c'est ce qui a retardé l'ouverture de la section de Meyrargues à Pertuis et à Manosque.

La section de Pertuis à Salon ne tardera pas d'être achevée, ce qui permettra d'ouvrir en même temps celle de Salon à Miramas, qui rendrait de grands services aux localités échelonnées sur la Durance, pour leurs communications avec Marseille et le Languedoc.

On écrit de Berne au *Sémaphore*:

Enfin, après près de vingt années d'attente, le Saint-Gothard aura toute la chance d'être percé prochainement et de relier, par une ligne ferrée, l'Italie à la Suisse et à l'Europe centrale. La Confédération de l'Allemagne du Nord a déjà accordé à cet effet, en 1870, une subvention de vingt millions de francs, et l'Italie vient d'assurer à son tour sa participation à la grande entreprise en allouant pour la perforation projetée un crédit de 45 millions.

Si nous ajoutons à ces deux sommes les différentes subventions des cantons de la Suisse, intéressés à la construction du grand tunnel, nous arrivons à un total de 85 millions que la Confédération suisse pourra mettre à la disposition d'une société d'actionnaires offrant les garanties voulues pour assurer la perforation du Saint-Gothard. La construction de ce tunnel est surtout importante pour la Suisse, pour le nord-est de la France, pour le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, la Prusse rhénane, la Belgique et la Hollande; car ni la ligne du Mont-Cenis, ni celle du Brenner n'offrent à ces pays de communications assez directes avec l'Italie.

Le Saint-Gothard forme un massif de montagnes situé entre le canton d'Uri et celui du Tessin. La hauteur des différents sommets de ces montagnes varie

entre 2,500 et 3,000 mètres. Cette montagne a toujours eu une grande importance stratégique, et elle a servi de route militaire entre la Lombardie, la Suisse et l'Allemagne. Les ducs de Milan ont déjà disputé cette route à la Suisse (batailles d'Arbedo et Giornico au xv^e siècle), et dans les guerres de la République et de l'Empire, le Saint-Gothard a joué un rôle assez important.

Le général Lecourbe, chargé par Masséna de pénétrer dans les hautes Alpes, battit les Autrichiens aux pieds du Saint-Gothard et les força à se retirer dans le canton des Grisons. Maître de la montagne, après une lutte qui avait duré trois jours, il en occupa même le versant méridional pour consolider sa victoire; mais deux mois après Souvarow attaqua Lecourbe avec 12,000 Russes et 6,000 Autrichiens, à Urseren et dans la gorge étroite de Schoellenen. Lecourbe dut se replier sur le flanc droit de Masséna, laissant ses ennemis sur les bords du lac des Quatre-Cantons qu'ils ne purent franchir faute de bateaux.

En tête de ligne du Saint-Gothard du côté de la Suisse, sera Lucerne, de là elle suivra les bords du lac jusqu'à Küsnacht où Gessler fut tué par Guillaume Tell, puis en passant entre le Rigi et le lac de Zoug, elle arrivera à Goldan, à Brunnen et à Fluelen; là elle s'engagera dans la vallée de la Reuss, passera à Amsteg pour entrer bientôt dans le tunnel à construire et qui s'ouvrira près de Goeschenen. Le tunnel se trouvera à une altitude de 1,400 mètres. Du côté de l'Italie, la ligne sortira des flancs de la montagne par la vallée d'Airolo, atteindra le défilé de Stalvedra d'où elle se dirigera sur Biasca et Bellinzona; à partir de cette ville, elle se bifurquera pour gagner d'un côté Lucarno et le lac Majeur, et de l'autre Lugano et Chiasso par le mont Cenere.

Le profil géologique du tunnel du Saint-Gothard a été étudié de la manière la plus détaillée par M. Escher de la Linth. En partant de l'orifice septentrional, on trouvera d'abord du gneiss et du gneiss granitique, puis de nombreuses couches de schistes plus ou moins dures (schistes miércés et schistes amphibolitiques). Les couches de schiste sont verticales au centre et inclinées sur les deux côtés. En tenant compte des améliorations introduites dans le système des forages dans les chantiers de Modane et de Bardonnèche, on peut admettre que les travaux de perforation avanceront de 1,000 mètres environ par an et que dans quinze années cette gigantesque entreprise sera terminée.

VARIÉTÉS.

Dans un des nombreux faubourgs de la ville de *** s'élevait une modeste maison entre cour et jardin, habitée par un couple sans enfants et sans servante. Ces gens vivaient isolément; ils n'entretenaient aucune fréquentation dans le voisinage; aussi les avait-on baptisés du surnom de *Quant à soi*.

Disons pour être dans le vrai, que les habitants de ce quartier populeux n'étaient guère fréquentables pour des personnes qui semblaient appartenir à une classe relativement assez élevée.

Il suffit que l'on se tiende à l'écart du monde, pour que celui-ci vous observe d'abord et vous accuse ensuite de fierté; c'est ce qui arriva à nos deux personnages. Les commères du lieu épiaient leurs moindres actions. Le mystère dont ils s'enveloppaient — car ils habitaient cette maison depuis longtemps, et l'on n'avait jamais su d'où ils venaient et qui ils étaient — ce mystère, disons-nous, intriguait chacun ou plutôt chacune.

Le fait est que pour des gens dont les allures dénotaient une certaine éducation et une extraction bourgeoise, vivre sans servante paraissait extraordinaire. De plus le silence absolu dans lequel ils se renfermaient à l'égard de leurs voisins, excitait la curiosité de ces derniers.

Un seul individu, au su de tout le monde, était admis dans l'intimité de ces deux personnages; c'était un homme d'une cinquantaine d'années environ. Ce qu'il y avait encore de curieux pour les voisins, c'est que ce seul ami ne faisait guère ses visites que le soir vers les onze heures ou minuit. A peine le voyait-on quelquefois dans le jour, et encore ne faisait-il alors qu'entrer et sortir.

On comprendra facilement combien toutes ces remarques intriguaient les gens du voisinage, gens appartenant tous à la classe ouvrière. Toutes sortes de suppositions couraient sur le compte des *Quant à soi*.

Ce sont des *aristo* disaient les uns; ce sont des sorciers affirmaient les autres; la preuve, ajoutaient ceux-ci, est dans leurs allures; ils ne reçoivent qu'une personne, et c'est la nuit que cette réception a lieu.

On avait, en effet, remarqué que leur unique visiteur ne se retirait guère qu'à trois ou quatre heures du matin, et que la lumière restait allumée jusqu'à cette heure matinale dans la maison.

Ces gens avaient fini par inspirer à leurs voisins une espèce de terreur; quand on les voyait s'approcher on s'éloignait d'eux instinctivement. Ils jettent le sort disaient les femmes. Quant aux hommes, ils voulaient avoir l'air de ne pas croire à toutes ces *jettatura*, mais ils n'en évitaient pas moins le contact de ces innocens.

Un jour cependant, une forte tête du quartier devant lequel on parlait de ces gens-là dit: eh bien! moi je me charge de savoir ce que tout cela signifie. Ce soir je m'introduirai dans le jardin, j'espierai et je saurai vous dire ce qui se passe dans ce prétendu asile du démon. C'est ainsi qu'on avait fini par désigner l'habitation de ces personnages énigmatiques, car on était convaincu qu'ils entretenaient des relations avec Belzébuth.

En effet, la nuit venue, le prétendu esprit fort se glissa dans le jardin, alla se blottir sous des touffes de fiserons, près de la fenêtre de la salle basse où la lumière se montrait durant toute la nuit, et là il attendit.

Comme il était portefaix de profession, et que ce rude métier porte plutôt à dormir qu'à veiller, surtout lorsque l'horloge marque minuit, notre homme finit, malgré toute sa bonne volonté, par se laisser bercer aux bras du doux et bienfaisant Morphée. Mais comme son esprit était obsédé par cette idée qu'il avait une tâche à remplir, son sommeil ne fut pas de longue durée; la matière dut céder devant les exigences de l'esprit.

Aussitôt éveillé, notre homme colla avec précaution son oreille contre les persiennes; comme c'était en été et que les vitres de la fenêtre étaient ouvertes, il percevait très distinctement les sons de l'intérieur. Tout d'abord il n'entendit rien. Puis, au bout d'un instant, ces mots vinrent frapper son oreille:

— Levez-vous.

Il entendit le bruit d'une personne qui se lève. Cela l'intrigua vivement; il redoubla d'attention.

— Maintenant parlez-nous, ajouta la même voix sur le même ton.

Serait-ce un tribunal secret, se dit notre homme avec un frisson?

— J'attends vos questions, répondit une autre voix.

C'est cela, un tribunal! siffla-t-il, à part lui, notre écouteur, mais ce n'est peut-être pas très prudent à moi... et ce disant, il regardait l'endroit par où il était venu.

— Vous nous avez dit hier, reprit la première voix, que ce n'était pas lui qui s'était poignardé, mais qu'on l'avait poignardé. Expliquez-vous.

— En effet on l'a poignardé et...

Notre homme n'en voulut pas entendre davantage; fou de terreur, convaincu qu'une persienne seule le séparait d'un groupe de conspirateurs ou d'un tribunal secret, il s'enfuit à toutes jambes et vint rapporter à ses voisins anxieux ce qu'il avait entendu. Un frémissement d'horreur accueillit ses paroles; une vieille femme s'évanouit, une autre eût un attaque de nerfs. On fit du tilleul, beaucoup de tilleul pour le sexe faible; quant aux hommes, ils se calmèrent avec du trois six. *Similia similibus*.

(On a remarqué que l'homœopathie est très en usage dans les classes pauvres. Cela doit faire tressaillir d'aise Hanneman dans sa tombe.)

Enfin le premier moment d'étonnement terrifiant passé, et une fois les bols de tilleul et les petits verres absorbés, il fut décidé qu'on irait prévenir la police pour mettre un terme à de pareilles horreurs.

Le lendemain, en effet, une bonne partie des agents de la ville de *** entourait la maison suspecte; quelques uns d'entre eux s'introduisaient, armés jusqu'aux dents, dans le jardin, et se mettaient aux écoutes.

Une voix, la même qui avait parlé la veille de poignards, prononça ces mots:

— Quelle position aviez-vous lorsque vous avez reçu le coup?

Plus de doute, on avait à faire à des conspirateurs, peut-être à pire que cela encore.

On frappa à l'huis de la demeure.

Silence profond tout d'abord.

On frappa de nouveau.

Cette fois un bruit de pas se fit entendre, puis une voix demanda: qui est là?

— Au nom de la loi ouvrez, répondit-on.

Alors la porte grinça sur ses gonds et, en s'ouvrant, laissa voir aux agents de l'autorité un homme tenant fort tranquillement une lampe à la main.

— Que demandez-vous, dit-il?

— A visiter votre domicile, lui répondit-on.

— Au nom de qui venez-vous, demanda-t-il?

— Au nom de la loi.

— Bien qu'il soit très tard, entrez; puis il ajouta avec un sourire: on ne doit jamais refuser sa porte à cette haute et puissante dame; c'est le code qui l'affirme.

Deux agents de l'autorité entrèrent.

— Par où voulez-vous commencer votre visite, dit l'homme à la lampe en s'adressant à ces derniers?

— Par la salle où vous étiez quand nous avons heurté à votre porte.

— Je vous prierai alors d'être silencieux le plus possible, dit-il, car il y a là quelqu'un qui dort, et ce disant il ouvrit une porte.

Ce qui s'offrit à la vue des visiteurs les stupéfia. Une dame vêtue d'un peignoir blanc était debout au milieu de la salle, les yeux ouverts et les bras étendus. Un monsieur se tenait devant elle.

— Vous allez voir qu'il ne se passe ici rien de suspect, dit alors à voix basse l'homme à la lampe en s'adressant aux nouveaux venus; nous faisons des expériences dans lesquelles la police n'a pas à s'immiscer; asseyez-vous.

Les agents s'assirent machinalement, non sans s'assurer préalablement que leurs armes étaient à portée de leurs mains, car tout cela leur semblait louche.

Sur un signe de l'homme à la lampe, le monsieur qui se tenait debout près de la dame se croisa les bras et prit l'attitude d'une personne qui pense. La dame alors ramena ses bras le long du corps, et se mit à marcher automatiquement vers les deux agents.

La stupéfaction se peignait sur le visage de ceux-ci.

Quand la dame fut assez près d'eux pour les toucher, elle leur dit en les fixant avec des yeux indéfinissables:

— On vous a trompés, ou plutôt on s'est trompé. On vous a dit qu'il y avait ici des gens suspects; cela n'est pas. Nous sommes bien innocents du crime qu'on nous impute. Ce sont des voisins qui nous ont dénoncés comme étant des conspirateurs. Vous voyez vous mêmes quelles sont les conspirations auxquelles nous nous livrons; nous conspirons en faveur de la science. Nous faisons du magnétisme.

Les visiteurs se regardaient étonnés, disons mieux stupéfaits.

Le monsieur qui se tenait au milieu de la salle parut réfléchir un moment. La dame alors reprit:

— Tenez, je vais vous prouver ce que je vous dis n'est pas un leurre. Vous, dit-elle en s'adressant à l'un des deux agents, vous avez un pistolet là et je vais vous le prendre.

Et ce disant, elle avança la main vers l'endroit désigné.

On peut avoir assisté sans peur à des batailles, à des épidémies meurtrières; on peut être un crâne soldat, un héros même, et se troubler à la vue de quelque chose qui paraît surnaturel. C'est ce qui arriva, en cette circonstance, à notre policeman. Se dresser, saisir le bouton de la porte et sortir en poussant un cri, fut pour lui l'affaire d'une seconde. A ce cri, ses camarades qui faisaient le guet autour de l'habitation, persuadés qu'il y avait lutte, se précipitèrent dans le jardin et de là dans la maison où ils entrèrent épées et pistolets aux poings.

La salle éclairée fut envahie en quelques secondes. La dame au peignoir se tenait toujours debout, le visage souriant. S'adressant alors à eux elle leur dit:

— Vous paraissiez bien terribles, bien irrités contre nous, et cependant voyez le mal que l'on fait aux vôtres, et elle leur montra du doigt le second agent qui dormait dans un coin de la salle.

Tout s'expliqua alors, et les agents furent convaincus qu'ils avaient affaire à des personnes qui s'occupaient de magnétisme. Ils allaient se retirer convaincus, lorsque l'un d'eux s'aperçut qu'un des leurs manquait à l'appel.

C'était celui qui dormait toujours.

— Ah! dit l'un des deux messieurs, c'est qu'il est un excellent sujet; il s'est endormi par réflexion du fluide. Jugez par là de ses facultés! et il l'éveilla.

Depuis ce jour, les *Quant à soi* ne sont plus considérés dans leur quartier comme des conspirateurs, mais comme des sorciers, comme des *jeteurs de sort*, et lorsque ils passent, on s'éloigne d'eux encore plus prudemment qu'auparavant.

A. G.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 3 au 9 juillet 1871

GOLFE JUAN. b. *Camille*, français, c. Davin, sable
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
ANTIBES. b. *N. D. de Miséricorde*, italien, c. Pesano, m. d.
NICE. b. *St-Jean-Baptiste*, français, c. Dalais, id.
 ID. b. *l'Avenir*, id. c. Bertrand, minerais
PALMAS. b. *Dos Hermanitos*, espagnol, c. Fradera, ca-
 roubes.
GOLFE JUAN. b. *Camille*, français, c. Davin, sable
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
 ID. b. *Camille*, id. c. Dain, id.
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
FINALE. b. *St-Jean-Baptiste*, italien, c. Dagnino,
 charbon

Départs du 3 au 9 juillet 1871

GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, s. lest
 ID. b. *Camille*, id. c. Davin, id.
SAVONE. b. *N.-D. des Miséricordes*, italien, c. Pesano,
 m. d.
MENTON. b. *St-Jean-Baptiste*, français, c. Davin, id.
 ID. b. *Belle brise*, id. c. Fornari, fûts v.
GÈNES. b. *l'Avenir*, français, c. Bertrand, minerais
FINALE. b. *Conception*, italien, c. Dagnino, sur lest
GOLFE JUAN. b. *Camille*, français, c. Davin, id.
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
GÈNES. b. *Dos Hermanitos*, espagnol, c. Fradera, id.
FINALE. b. *Antoine Saccone*, italien, c. Saccone,
 ferrailles
GOLFE JUAN. b. *Camille*, français, c. Davin, sur lest
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.

GRAND HOTEL DES BAINS
 au Port, tenu par EUGÈNE REY.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS									
1 ^o CL.	2 ^o CL.	3 ^o CL.		MATIN		SOIR							
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.		
			MENTON	8	45	12	30	5	6	8	35	10	40
65	50	35	ROQUEBRUNE	8	55	12	40	5	22	8	45	—	—
90	65	50	MONTE CARLO	9	4	12	49	5	32	8	56	11	4
1 10	85	60	MONACO	9	23	12	56	5	44	9	3	11	10
1 80	1 35	1	EZE	9	34	1	9	5	57	9	16	—	—
2	1 50	1 10	BEAULIEU	9	42	1	17	6	5	9	24	—	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9	49	1	24	6	16	9	31	11	33
2 80	2 10	1 55	NICE	10	3	1	37	6	29	9	44	11	46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR							
				H.	M.	H.	M.	H.	M.	H.	M.		
			NICE	8	15	12	15	4	—	8	20	11	50
55	45	30	VILLEFRANCHE	8	32	12	27	4	12	8	32	12	2
80	65	45	BEAULIEU	8	39	12	34	4	19	8	39	—	—
1	75	55	EZE	8	47	12	42	4	27	8	47	—	—
1 80	1 35	1	MONACO	9	10	1	—	4	41	9	2	12	26
2	1 50	1 10	MONTE CARLO	9	16	1	6	4	47	9	8	12	31
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9	21	1	15	4	56	—	—	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9	34	1	24	5	5	9	24	12	47

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la
 Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo,
 près le Casino.

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1871.

La rade de MONACO, protégée par ses promontoires, est une
 des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours
 tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à
 TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse
 au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

GRAND HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements
 parfaitement meublés. — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre
 à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établisse-
 ments des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBURG et BADEN-
 BADEN. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les
 publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi
 et le soir. Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses

du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pitto-
 resques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des
 Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-
 rose, des Tamarins et toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel,
 l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la
 Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX
 APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER, SALON de
 RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS
 PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS,
 des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voya-
 geurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION
 TÉLÉGRAPHIQUE.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE GRÉOULX

Eaux sulfureuses bromo-iodurées, température 36° 5 cent. es

OUVERTURE LE 1^{er} MAI.

ALLER: **Marseille**, 11 h. 15 m. du matin. — **Rognac**, 12 h. 20 m. du soir. — **Aix**, 1 h. 38 m. du soir. — **Meyrargues**, 2 h. 44 m. du soir.

RETOUR: **Meyrargues**, 3 h. du soir. — **Aix**, 4 h. 25 m. du soir. — **Rognac**, 5 h. 12 m. du soir. — **Marseille**, 6 h. 01 m. du soir.

Le service des voitures de Meyrargues à Gréoulx correspond avec le train qui arrive à Meyrargues à 2 h. 44 du soir.

Le départ de Gréoulx à Meyrargues a lieu à 11 heures du matin, pour correspondre avec le train partant de Meyrargues à 3 heures du soir.

Le trajet de Meyrargues à Gréoulx s'effectue en trois heures.

On peut également arriver à Gréoulx par le service des Messageries Poulin, Sur le Cours à Marseille. (Courrier de Digne)

Pour renseignements, s'adresser au DIRECTEUR, à GRÉOULX, (Basses-Alpes)